

Marcel Mauss (1905)

“ Les tribus de l’Australie centrale et septentrionale ”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Marcel Mauss (1905)

“ Les tribus de l’Australie centrale et septentrionale ”

Une édition électronique réalisée à partir du texte de Marcel Mauss (1905), « *Les tribus de l’Australie centrale et septentrionale.* » Extrait de la revue *Année sociologique*, 8, 1905, pp. 243 à 251. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 2. Représentations collectives et diversité des civilisations* (pp. 412 à 421). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 740 pages. Collection: Le sens commun.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition du 9 octobre 2002
réalisée à Chicoutimi, Québec.



“ Les tribus de l’Australie centrale et septentrionale ”

par Marcel Mauss (1905)

Marcel Mauss (1905), « Les tribus de l’Australie centrale et septentrionale. » Extrait de la revue *Année sociologique*, 8, 1905, pp. 243 à 251. Texte reproduit in *Marcel Mauss, Oeuvres. 2. Représentations collectives et diversité des civilisations* (pp. 412 à 421). Paris: Les Éditions de Minuit, 1969, 740 pages. Collection: Le sens commun.

On a dit plus haut l’intérêt de cet ouvrage ¹ sous le rapport des institutions juridiques ². Il est également, pour la sociologie religieuse, d’une importance fondamentale.

Commençons cependant par renouveler certains des *desiderata* que nous avons déjà formulés, en rendant compte du précédent travail de ces mêmes auteurs. Malgré la patience que les auteurs ont mise à observer, le soin avec lequel ils ont décrit les faits dont ils ont été les témoins, l’habileté qu’ils ont mise à photographier, certaines lacunes restent à combler. On s’étonne que le

¹ B. Spencer and F. Gillen, *The Northern Tribes of Central Australia*, London, 1904.

² Cf. l’étude de Durkheim « Sur l’organisation matrimoniale australienne », in *Année sociologique*, 8.

premier travail sur les Arunta n'ait pas été complété par une collection de contes ; car il est difficilement admissible que tout le folk-lore arunta se réduise aux histoires de *l'alcheringa*. De même, il est peu probable que la mythologie arunta soit restreinte aux courtes traditions des *Native Tribes* auxquelles les auteurs n'ajoutent rien, sauf un court récit relatif au totem de l'eau et un court chapitre. Nous n'avons toujours pas de texte *in-extenso* avec traduction littérale. Les formules rituelles, les chants et rondes des cérémonies totémiques ne sont pas reproduites (sauf quelques formules magiques), non plus que les nombreux chants de *l'alcheringa*, les *mungai-songs* des tribus du Nord.

M. Durkheim a dit plus haut quelles tribus les auteurs ont observées ; comment ils les ont classées en types ou nations. Mais il est important d'indiquer quelles sont, parmi ces tribus, celles qu'ils ont le plus complètement étudiées. Dans le groupe dieri, ils n'ont guère vu que les Urabunna [...]. Dans le groupe arunta, ils ont singulièrement enrichi nos connaissances, surtout sur les Unmatjera et Kaitish (surtout à propos de la magie, des totems, des rites funéraires). Dans le groupe warramunga, c'est aux Warramunga eux-mêmes, voisins au Nord des Arunta, qu'ils se sont attachés ; M. Gillen les connaissait de longue date, et c'est là que nos observateurs ont fait le plus long séjour. Il est évident que le groupe binbinga n'a été pour eux que le sujet d'informations prises un peu en passant. Au contraire, dans la « nation » mara, les Mara et les Anula sont décrits d'une façon approfondie. On nous permettra, d'ailleurs, de regretter que MM. Spencer et Gillen ne nous aient pas donné au moins un résumé de leur journal de route, et des indications plus précises sur les conditions et les circonstances de chacune de leurs observations.

Mais venons maintenant à l'exposé des faits.

I. - On se rappelle les principales caractéristiques du système totémique des Arunta. La société y est divisée en clans totémiques, chargés de fonctions religieuses et, tout particulièrement, des cérémonies dites de *l'intichiuma*. Ces cérémonies consistent, d'une part, en rites collectifs où les membres du clan assurent sympathiquement la persistance de l'espèce ou de la chose totémique : d'autre part, en rites sacramentaires où les membres du clan consomment solennellement la chose interdite en temps ordinaire et en rendent ainsi l'usage licite pour les autres clans. On sait encore la manière dont se recrutent ces clans : l'enfant n'appartient pas nécessairement au groupe totémique de son père ni à celui de sa mère ; mais il a pour totem le même totem que l'ancêtre de *l'alcheringa* dont l'âme, introduite dans le sein de la mère au moment de la conception, est ainsi devenue son âme. Enfin, on n'a pas Oublié

comment chaque individu est propriétaire d'un ou plusieurs *churinga*, objets matériels, qui représentent son totem et qui sont comme des âmes extérieures et matérialisées. - Étant donné les interprétations très différentes qui ont été données de ce système totémique, il était très important de pouvoir contrôler, à l'aide d'autres faits que ceux qui ont été observés chez les Arunta, la valeur des hypothèses qui ont été émises. C'est ce service que nous rend le nouveau livre de MM. Spencer et Gillen.

Le fait général est le suivant. Sur une aire considérable, depuis le Centre australien, jusqu'au N.-O. du golfe de Carpentarie, la même organisation totémique se retrouve, avec les variations nécessaires dans les limites d'un type unique. La notion de la réincarnation est universelle. L'usage connexe des *churinga* associés à des esprits individuels, est également général, sans être partout identique. Les cérémonies de *l'intichiuma* sont régulièrement accomplies dans toutes ces tribus, et le clan, pour lequel le totem est l'objet d'un tabou plus ou moins strict, est chargé de veiller à sa *perpétuation*, même quand il n'y a pas lieu. Ainsi loin d'être un amalgame de phénomènes extraordinaires, la religion des Arunta rentre dans un genre désormais constitué par d'abondants exemplaires, suffisamment variés. MM. Spencer et Gillen ont dressé de chacun de ces ordres de faits, dans les diverses tribus, une sorte de tableau comparatif que nous allons nous efforcer de rompre, afin de bien montrer quel est le système totémique des principales.

Sur celui des Arunta, MM. Spencer et Gillen ajoutent quelques données concernant, en particulier, les centres totémiques, l'arbre Nanja, où résident les âmes, et les relations entre la notion d'âme, celle de double (*arumburinga*), et celle d'esprit proprement dit (*iruntarinia*) ; quelques cérémonies du totem de l'émou sont décrites aussi avec de nouveaux détails ; une liste complète des totems arunta et autres est enfin donnée.

Le totémisme des Urabunna est des plus remarquables, et nous considérons volontiers les observations récentes comme capitales. Comme on l'a dit, les Urabunna sont des sociétés du type dieri, à deux phratries, les totems étant répartis par phratrie, totems et phratries se transmettant en ligne utérine. Or ceci, combiné avec le principe de la réincarnation des ancêtres mythiques, aboutit, pour des raisons assez mal définies par nos auteurs, au phénomène suivant : l'âme qui se réincarne doit choisir, pour ne pas violer les principes de la phratrie et du totem, la femme dans laquelle il va se soumettre à une nouvelle conception, et change, à chaque génération, de sexe et de phratrie, de façon à ce que ses enfants puissent être toujours de la même phratrie. Nous n'avons pas ici à expliquer ce phénomène qui se retrouve aussi chez les Wartamunga. Nous n'avons qu'à faire remarquer que les Arunta nous appa-

raissent, eux presque seuls ; avoir une filiation totémique relativement remise au hasard (nous disons relativement parce que le hasard suit, au moins généralement, les règles de la classe), et qu'ils sont entourés, au Nord et au Sud, par des sociétés dans lesquelles la naissance miraculeuse n'est plus indéterminée que dans des limites assez étroites. Il est donc loisible de supposer que les Arunta, Kaitish et Unmatjera ne pratiquent qu'une espèce d'un totémisme dont le développement trop logique et trop parfait aboutit à une sorte de décomposition. Chez les Urabunna, les cérémonies de l'intichiuma sont régulièrement organisées, et cela nous aide à comprendre un certain nombre de phénomènes totémiques des sociétés du même groupe, des Dieri en particulier. Le sacrement totémique existe aussi. Les *churinga* se retrouvent également, quoiqu'en moins grand nombre que chez les Arunta. En général, toute la vie religieuse apparaît plus fruste que chez ces derniers. Ceux-ci, qui constituent la plus puissante des tribus de ces régions, semblent aussi ceux qui ont le plus compliqué et raffiné leur vie sociale et religieuse.

Les Warramunga ont, eux aussi, un totémisme des plus intéressants, et leur étude jette un jour singulier sur toutes nos théories. En premier lieu, les faits enregistrés par MM. Spencer et Gillen nous permettent d'indiquer dès maintenant que le culte totémique pratiqué par chaque clan a été généralement gouverné par un principe plus général, celui des cultes par phratrie. Nous croyons confirmées les hypothèses que nous avons émises autrefois, en rendant compte de *The Native Tribes*¹. Voici comment les choses se passent. La série des cérémonies totémiques est continue, et, comme s'il y avait là échange de bons procédés, les cérémonies relatives aux totems d'une phratrie, semblent alterner régulièrement avec celles qui concernent les totems de l'autre. Pendant près de trois mois, MM. Spencer et Gillen ont pu assister à une sorte de perpétuelle alternance. Mais ce n'est pas tout, chaque cérémonie elle-même est réglée par des rituels de phratrie. Il est en effet de règle que, seuls, peuvent être acteurs d'une cérémonie totémique les membres du groupe totémique ; seuls peuvent être proches spectateurs les membres de la phratrie mais, seuls, les membres de l'autre phratrie peuvent faire les préparatifs de la cérémonie, rassembler les matériaux, opérer les sacrifices de sang et de peine nécessaires. Ainsi, le totem évidemment prééminent des Warramunga, celui du serpent mythique Wollunqua, est un totem de la phratrie Uluuru ; or quelque extraordinairement développé que soit le culte de ce totem sur lequel nous allons revenir, tous les préparatifs sont faits par les gens de l'autre phratrie Kingilli ; tous les gestes rituels sont accomplis par des Uluuru. Au surplus, il nous paraît évident que la répartition des totems par phratrie garde encore des

¹ Seulement, par une erreur de terminologie, nous appelions alors les phratries des classes et nous parlions de cultes de classes (t. III, p. 214).

traces de l'ancienne classification logique des totems en deux groupes ; et que les Warramunga, avec leur masse de totems, soigneusement groupés entre les classes, doivent être plus près encore que les Arunta, de l'ancienne mentalité ou une classification bipartite des choses, suivant les totems et sous-totems, permettait à une segmentation future de se produire avec facilité et raison. C'est ainsi que la phratrie Uluutu nous semble être une phratrie du serpent et du chaud (cf. cérémonie du froid). Mais les faits sont trop abondants pour que nous puissions les citer tous.

En second lieu, les Warramunga nous présentent un phénomène remarquable de perfectionnement totémique. Le totémisme y a, en effet, abouti à un véritable culte adressé à un esprit mythique personnel : le serpent Wollunqua. Celui-ci, individu défini et non pas espèce animale, dont tous les membres du clan sont les descendants et non pas les réincarnations, est censé vivre encore d'une vie réelle dans une curieuse grotte dont l'eau s'écoule d'une façon intermittente ; il est maître du temps et du tonnerre et ressemble déjà à une espèce de grand dieu de la tribu, plus spécialement attaché à un clan, le sien, et à une phratrie, celle des Uluuru. Ici, les cérémonies qui remplacent les *intichiuma* ne peuvent avoir pour but la reproduction de l'être totémique, puisqu'il s'agit d'un être terrible, unique et éternel, et pourtant elles sont calquées sur le même schéma que les autres. Voici en quoi consiste la cérémonie principale : les gens de la phratrie Kingilli font (au prix de quelles peines et de quelles pertes de sang !) une espèce de levée de terre, de la forme d'un fuseau sectionné par moitié, recouvert de duvet et de dessins qui représentent le Wollunqua. Tout se passe dans une excitation collective extraordinaire, avec des danses, des chants, des échanges de femmes effrénés. Et après une série d'actes les uns sympathiques, les autres d'adoration presque pure, le tas de terre est détruit avec rage par les acteurs du drame totémique, membres du clan. Cela a pour effet, disent les Warramunga, à la fois de satisfaire le Wollunqua et de l'obliger à se tenir tranquille, expression remarquable des sentiments mélangés que traduit ce culte ainsi que tant d'autres. Nous avons ici, on le voit, le fruit d'une évolution remarquable, et qui nous montre comment le totémisme peut même se plier, lui religion qui s'adresse à des espèces ou à des choses matérielles au culte d'un être personnel. Bien des transitions, du totémisme à des formes plus hautes de religion, ont pu se produire ainsi.

Mais il ne nous suffit pas d'enregistrer ce fait, et d'en montrer la grave importance, nous pouvons encore tenter son explication que MM. Spencer et Gillen nous laissent à chercher. Elle est possible, croyons-nous, si l'on rapproche les deux faits suivants. D'abord, la mythologie totémique des Warramunga suppose en général que, au temps du *wingara* (*l'alcheringa* des Arunta) existaient non pas des groupes totémiques, des sortes de clans

d'ancêtres mythiques, mais des personnages individuels qui semaient derrière eux des « spirit *children* » dans les centres totémiques de réincarnation. En second lieu, il est remarquable que la phratrie Uluuru est presque entièrement composée de totems serpents, ou de totems qui ont été ou pu être subsumés aux diverses espèces de serpents. On en vient ainsi à conjecturer que le Wollunqua n'est autre que l'ancêtre mythique toujours vivant de la phratrie, le Grand Serpent par excellence, et que ce culte individuel a pu n'être construit que sur un ancien culte de phratrie, abandonné à un clan dominant.

Nous ne finirions pas d'énumérer les particularités du culte totémique warramunga ; qu'il nous suffise de dire que le système de la réincarnation est aussi chez eux en vigueur ; comme chez les Urabunna, l'esprit change de phratrie et de sexe à chaque réincarnation. Les *churinga* sont aussi en usage, mais ne sont pas usités dans les cérémonies totémiques. Les cérémonies de l'intichiuma présentent de remarquables rites de sortie. Enfin les tabous totémiques, tout particulièrement ceux du clan de l'eau, présentent des particularités très intéressantes.

Il nous faut être plus bref sur le totémisme du groupe anula, mara, binbinga. Ici les *churinga* disparaissent à peu près. On trouve des traces, ou plutôt des exemplaires plus ou moins complets des cérémonies de l'intichiuma, par contre, le sacrement totémique n'existe absolument plus. Mais le système de classification des totems et des choses apparaît mieux conservé que dans les tribus plus méridionales.

II. - De même que dans *The Native Tribes*, le phénomène religieux auquel MM. Spencer et Gillen ont consacré le plus d'attention est, avec le totémisme, les rites d'initiation. Ils nous en donnent un tableau comparatif des plus complets et des plus intéressants. Mais les observations récentes de MM. Spencer et Gillen le cèdent définitivement en intérêt aux précédentes. D'une part, les sociétés voisines des Arunta n'ont pas un rituel d'initiation aussi grandement développé ; d'autre part, nos auteurs ont eu moins d'occasion de l'observer. Pourtant il est évident qu'il y a une remarquable unité dans les coutumes des diverses tribus voisines des Arunta. Si toutes ne connaissent pas le rite, secondaire après tout, du lancement du jeune initié en l'air, toutes connaissent la circoncision et la subincision. Toutes donnent enfin au rituel, dans son ensemble, le même sens : il s'agit d'infuser une nouvelle vie au jeune garçon, d'en faire un homme, après lui avoir fait subir une espèce de mort mythique. Sous ce rapport, l'hypothèse de M. Frazer concernant les rites d'initiation chez les Australiens se trouve, croyons-nous, définitivement confirmée. Les seules cérémonies directement observées ont été celles des

Unmatjera et Kaitish, où un esprit personnel, Atnatu, joue un rôle considérable ; celles des Warramunga ou la division en phratries et en classes matrimoniales et les rapports de parenté dominant tous les actes des divers opérateurs, enfin celles des Anula où nous rencontrons, chose remarquable, l'emploi du pieu sacré qui nous avait frappé chez les Arunta, un passage remarquable, peut-être explicatif.

La divergence la plus remarquable entre tous ces rituels et celui des Arunta est l'absence de toute rite du passage au feu, comparable à *l'engwura*, la quatrième des Phases de l'initiation arunta. Seuls, les Warramunga en connaissent une fort importante, extraordinaire par la multiplicité des états d'excitation collective ; ils l'appellent *nathagura*, et MM. Spencer et Gillen lui consacrent tout un chapitre. Ils supposent, avec quelque raison, qu'elle était autrefois un moment de l'initiation ; actuellement, cette fête, cet ensemble énorme de rites (près de quatorze jours) est sans autre portée qu'une vague lustration qui « apaise les vieilles querelles ».

Nous passons sur les considérations historiques grâce auxquelles MM. Spencer et Gillen expliquent la répartition en Australie des divers types d'initiation, et admettent que le rituel d'extraction de la dent est le rituel primitif. Leurs hypothèses sont plausibles, mais de là à dire qu'elles soient prouvées, il y a loin. Quant à nous, cette façon de reconstituer l'histoire nous paraît tellement chanceuse d'une part, tellement inutile de l'autre, que nous nous en abstenons systématiquement, car elle ne consiste, au fond, qu'à transformer en enchaînement historique, chronologique et géographique, les classifications de types de phénomènes sociaux établies logiquement.

III. - Le troisième ordre de faits sur lequel MM. Spencer et Gillen apportent des données nouvelles relativement considérables est le système des rites funéraires. Nous regrettons de devoir être bref sur ce point. Les Arunta apparaissent comme ayant seuls la coutume d'enterrer le mort directement en terre. Dans les tribus méridionales et septentrionales du désert central, un premier ensevelissement dans un arbre, avec attente d'une dessiccation des os, précède l'enterrement, auquel fait suite encore, chez les Warramunga, à longue distance, une cérémonie du recueillement des os, qui est un cas véritable de culte ancestral. Les cérémonies warramunga dénotent un état d'âme collectif d'une étrange intensité, certaines photographies sont à cet égard des preuves éclatantes de la mentalité inouïe que ces faits supposent. La façon dont tous les gens du groupe local se précipitent en masse sur l'agonisant, et, en somme, l'achèvent, est un des faits les plus remarquables que, depuis longtemps, nous ayons eu à noter.

Les tribus de la côte du golfe de Carpentarie suivent de tout autres principes. Là l'endocannibalisme, la consommation par les parents de la chair du mort, est la règle. Même la participation à ce repas est le signe de la proche parenté et illustre dictement le remarquable mélange de filiation utérine et de filiation masculine que présentent ces tribus (chez les Mara et Anula, ce sont les pères et les frères des mères qui ont droit au festin).

Les rites du deuil, en particulier ceux des veuves, varient très fort de tribus à tribus. Tous sont intéressants.

IV. - Au point de vue de la mythologie, ce second livre de MM. Spencer et Gillen est plus fourni et plus riche que le précédent. La mythologie totémique est partout du même type que chez les Arunta, et se rapporte aussi aux ancêtres dits du wingara, chez les Warramunga, du temps mungai, chez les Anula, Mara, etc. Un sérieux effort, encore insuffisant est fait pour compléter le tableau de la mythologie céleste chez les Arunta, et indiquer un certain nombre de mythes warramunga et kaitish. La mythologie tout entière est formée sur le principe du totémisme, et on y voit les phénomènes naturels répartis suivant les formes de la pensée que celui-ci suppose.

Le chapitre le plus fécond consacré à la mythologie est celui qui a trait aux êtres personnels. Conduits par le sens si sûr qu'ils ont des faits, nos auteurs arrivent, croyons-nous, à la vérité sur la question si controversée des « grands dieux » chez les Australiens. Il existe, selon eux, dans les tribus qu'ils ont observées, des esprits personnels, puissants, qui ne sont pas malfaisants, et qui, pour *les non initiés*, président aux diverses opérations de l'initiation. Twanyirika chez les Arunta et les Unmatjera, Atnatu, chez les Kaitish, avec Tumona (qui n'est autre que le « bull *roarer* ») sont de ce genre. Les soi-disant « grands dieux » n'ont rien à faire avec la moralité. Même celui de ces êtres personnels qui semble le plus avoir une action en quelque sorte morale, sur la tribu, Atnatu. Atnatu, disons-nous, qui est dit se plaire à voir les cérémonies d'initiation, et punir les Kaitish quand ils ne se font pas sonner « les diables », n'a rien à faire avec les préceptes moraux, absolument impératifs, que les vieillards dictent aux jeunes lors de l'initiation. MM. Spencer et Gillen étendent avec beaucoup de prudence ces observations aux autres sociétés australiennes.

V. - Il nous reste à mentionner pêle-mêle un certain nombre de faits. A la magie sont consacrés deux chapitres, l'un sur les magiciens, dont nous avons pu faire état dans un travail récent, l'autre sur les rites, en particulier sur les

rites kaitish. Un certain nombre de documents portent sur cette espèce de notions de *mana* qu'est l'idée arunta *d'arungquiltha*, elle semble répandue dans toute cette aire de civilisation.

Sur les coutumes concernant le sang, les cheveux, en particulier les cheveux du mort, sur le percement du nez, sur les tabous alimentaires et surtout les tabous de commensalité, en particulier ceux des beaux-parents, les documents intéressants sont nombreux.

Nous devons mentionner comme intéressant spécialement la sociologie juridique (des renseignements importants sur l'héritage, et par conséquent, sur la propriété *anula*, *binbinga*). La théorie de la vendetta est enfin enrichie d'une incomparable observation. Les auteurs ont eu la chance d'assister complètement à une *atninga* ou expédition de vengeance chez les Arunta, La série des récits, des observations et des photographies prises sur le vif, marque admirablement toute la série des états d'âme collectifs que supposent ces faits. Les rites et croyances sont particulièrement bien décrits.

A la sociologie technologique, MM. Spencer et Gillen versent un des meilleurs tableaux d'une technologie néo-paléolithique. La méthode de fabrication des instruments est particulièrement bien décrite.

A la sociologie esthétique, ils apportent une excellente théorie des représentations figurées dans toute cette partie de la civilisation australienne. Ils élucident en particulier la question du symbolisme des dessins totémiques.

Il ne nous manque qu'une description plus complète de la vie économique de ces tribus, un lexique et une grammaire, pour disposer, sur les Arunta et leurs voisins, d'un corps incomparable d'observations sociologiques, dont l'élaboration lente sera un des fondements de la sociologie tout entière.

Fin de l'article.